

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 66 (1921)
Heft: 5

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique
Autor: F.F.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

patriotisme à instruire les lecteurs militaires de leur savoir et à tenir en haleine le zèle des artilleurs.

La plupart de ces officiers ont précédé le colonel Picot dans la tombe, et leurs noms ne sont plus retenus que par ceux qui les virent à l'œuvre et qui leur conservent la reconnaissance du passé. Les Edouard Manuel, les Georges Rochat, plus récemment les Emile Ruffieux, — j'en oublie peut-être, qu'ils me le pardonnent, — furent de cette génération. Le colonel Picot va les rejoindre dans l'oubli qui nous atteint tous. Qu'au lendemain de son départ, il recueille du moins l'adieu de ceux qui l'ont connu, et qui, jusqu'au moment où leur tour sera là, lui garderont le souvenir.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'Affaire Miss Cavell, par Ambroise Got, docteur en philosophie.
In-16. Paris 1921. Plon-Nourrit & C^{ie}. — Prix 5 fr.

La particularité de ce récit est qu'il est basé sur des sources allemandes exclusivement. Elles justifient l'émotion que le monde a éprouvée à l'époque de cette scandaleuse affaire, qui montre à l'œuvre une collection de gredins — il n'y a pas d'autres termes pour exprimer la réalité — du plus bel acabit.

F. F.

La Guerre d'hier et l'Armée de demain, par le lieutenant-colonel Emile Mayer. In-16. Paris 1921. Garnier frères.

Intéressant, comme tout ce qu'écrit l'auteur, bouquet d'idées touffu, ce volume est une contribution à l'étude de la réforme de l'armée française. A base rationnaliste, il se préoccupe peu des traditions, taille dans le drap et coud son complet.

La troupe est formée des « apprentis miliciens », c'est-à-dire des jeunes gens appelés sous les drapeaux pour leur instruction militaire, ce que nous appelons, en Suisse, les recrues passant leur première école. Cette instruction reçue, ils sont libérés de toutes convocations ; la guerre seule les rappellera. On retiendra toutefois les hommes indispensables à la formation de corps dont l'existence s'impose, troupes de couverture ou d'occupation. Ces hommes sont les « miliciens mobilisés ».

Les cadres constituent trois catégories : ceux qui n'ont pas à se mêler de tactique, mais uniquement de détails. Ce sont les sous-officiers de qui doivent relever les fonctions qui appartenaient jusqu'ici aux sous-lieutenants et lieutenants. Les officiers se partagent en « commandants » (de compagnie, bataillon, régiment), qui ont à s'occuper presque exclusivement de tactique de détail, — officiers de troupe ; et en « généraux » (de division, de corps d'armée, d'armée,

de groupes d'armées), dont le domaine est la grande tactique et la stratégie, — officiers de l'état-major.

L'auteur énumère les conditions d'accès aux fonctions d'officiers, examens, stages, etc.

A côté de cette armée de milice, l'auteur prévoit une armée professionnelle, ce qui veut dire des corps permanents, constitués par engagements volontaires et commissionnés, et affectés aux missions indiquées plus haut, couverture et autres. Les « miliciens mobilisés » ne sont appelés qu'à défaut d'un recrutement suffisant des troupes professionnelles.

Ceci n'est qu'une esquisse tout à fait rudimentaire du système de l'auteur, un squelette. L'intérêt de son volume réside dans les considérants et l'exposé des motifs. C'est là qu'on discerne l'esprit du projet, sorte de démocratisation, de « civilisation » de l'armée. On ne peut que se borner à renvoyer le lecteur à ces chapitres explicatifs. La matière est si abondante et les développements si fertiles en aperçus variés qu'il ne peut être question de s'y arrêter dans le cadre trop resserré d'une notice bibliographique. F. F.

Deutsche Heerführung im Marnefeldzug 1914, par le Generalmajor A. D. Arthur Baumgarten-Crusius. — August Scherl, Berlin S. W. 68.

Les Allemands mettent aujourd'hui autant d'acharnement à découvrir les responsables du « Marnes Unglück » qu'ils en mirent dans le temps à nier la bataille elle-même. Il ne faut pas s'en plaindre, cela nous procure des pages intéressantes. A vrai dire, cette abondante littérature varie peu, le thème en est toujours le même : « La bataille de la Marne n'a pas été perdue tactiquement, elle aurait pu être gagnée si certains chefs avaient tenu bon et avaient su désobéir ; l'armée allemande a combattu avec une infériorité numérique écrasante. » Comme on le voit, à part les ouvrages des généraux v. Kluck et v. Bülow, écrits avec un calme et une réserve qui impressionnent favorablement, les autres tiennent autant de la propagande que de l'histoire militaire. C'est en particulier le cas du dernier livre du général Baumgarten. Cela ne veut pas dire que cet ouvrage manque d'intérêt, au contraire ; il mérite d'être lu. Si ses appréciations revêtent souvent un caractère tendancieux, elles sont toujours fort instructives. C'était déjà le cas du premier ouvrage du même auteur, dont la *Revue militaire suisse* a parlé dans sa livraison de novembre 1919.

Aujourd'hui, le général Baumgarten apporte de nouveaux documents, moins sur les préludes de la bataille et sur la bataille elle-même que sur un incident qui est capital au point de vue des responsabilités encourues : l'incident Hentsch. Il est impossible de le discuter en détail dans une notice de quelques lignes, car le cas est passablement compliqué. Il faut se borner à résumer les grandes lignes.

Il résulte des déclarations du colonel Hentsch et des conclusions de l'enquête qui fut faite sur sa demande en 1917, que cet officier n'a pas outrepassé ses compétences, comme semble l'affirmer le

porte-parole du Haut Commandement, le général v. Tappen. Hentsch avait bien pleins pouvoirs pour ordonner et coordonner la retraite au cas où cela deviendrait nécessaire, et il a estimé que cette nécessité s'imposait. La question de savoir si ces pleins pouvoirs n'étaient valables qu'au cas où des mouvements de retraite auraient déjà commencé n'est pas tranchée. La déposition du colonel Hentsch n'est pas, sur ce point-là, absolument claire. Il a du reste assimilé à un commencement de retraite le repli de l'aile droite de Bülow le 8 et celui de l'aile gauche de Kluck le 9. Il a estimé, par conséquent, s'être trouvé en face d'une éventualité prévue par le G. Q. G. et en vue de laquelle il avait précisément été muni de pleins pouvoirs. Cette thèse a été admise par la commission d'enquête ; un verdict favorable au colonel Hentsch fut communiqué jusqu'aux états-majors de division. Cela n'empêche pas que l'envoyé du G. Q. G. partage avec le général v. Bülow la responsabilité de la retraite allemande. Hentsch, il faut le noter, avait aussi pour mission d'empêcher si possible cette retraite. A-t-il tout fait pour éviter qu'elle ne se produisît ? Après des discussions interminables au château de Montmort, dans la soirée et dans la nuit du 8 au 9, impressionné par le pessimisme du général v. Bülow, il a fini par céder. L'appréciation du commandant de la 2^{me} armée, qui voit la bataille perdue dès le 8 au soir, était-elle juste, était-elle fausse ? Ceci est une autre question. Quoi qu'il en soit, Hentsch quitte Montmort le 9 au matin, avec la certitude que la 2^{me} armée n'est plus en mesure de tenir. Tout ce qu'il constate en cours de route est bien fait pour le confirmer dans l'idée que la retraite générale de l'aile droite est inévitable. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il arrive, tardivement, à Mareuil où, après de nouvelles et pénibles discussions, il prend sur lui d'ordonner la retraite de l'armée v. Kluck. Le général Baumgarten en reste confondu ! Comment se fait-il que les généraux v. Kluck et v. Kuhl se soient laissés convaincre, eux qui, loin de partager les idées sombres de Bülow, étaient certains de la victoire toute proche ?

Il attribue ce fait au don de persuasion que le colonel Hentsch possédait, paraît-il, au suprême degré. Il y a peut-être une autre raison. Nous savons que le commandant de la première armée était homme à savoir fort bien désobéir ; il en avait donné la preuve, par deux fois au moins, quelques jours auparavant. Si le 9, il n'a pas refusé d'obtempérer à l'ordre de l'envoyé du G. Q. G., c'est que, probablement, quoi qu'il en dise et quoi qu'en disent les Kuhl, les V. François, les Baumgarten et tant d'autres, il n'était pas si sûr que cela de tenir la victoire. La déposition du colonel Hentsch est significative à cet égard. Cet officier cite, en effet, parmi les raisons qui l'ont engagé à ordonner la retraite de la 1^{re} armée, le fait qu'il n'avait pas eu l'impression « qu'on y avait la certitude de remporter un succès décisif à l'aile droite ». Comme nous voilà loin des *certitudes* d'aujourd'hui ! Mais il y a mieux encore. Lorsque le colonel demande si la première armée sera en mesure d'appuyer la 2^{me} dans la journée (le 9), le général v. Kuhl lui répond par la négative. Sera-ce possible le lendemain, une fois l'armée Maunoury battue ? Nouvelle réponse négative. Il ne faut pas oublier non plus qu'à son arrivée à Mareuil,

Hentsch a été accueilli par ces mots : « Naturellement, si la 2^{me} armée se retire, nous ne pouvons pas rester ici. » Les Allemands prétendent que leurs ennemis ne se sont aperçus de la victoire de la Marne qu'après coup. Je crois que d'après ce que nous venons de voir on peut tout aussi bien se demander si, de leur côté, ils n'ont pas découvert tardivement qu'ils auraient pu la gagner. Au moment même, ils semblent en avoir été infiniment moins persuadés, et le désarroi paraît avoir été fort grand dans leur camp.

Le général Baumgarten en veut beaucoup au général v. Bülow. C'est lui que, à côté du Haut Commandement, il désigne comme responsable du désastre. Tout en se défendant d'attaquer les personnes et en nous avertissant qu'il ne s'en prend qu'aux titulaires des fonctions, « Dienststelle », il se montre fort dur pour le vieux soldat. Et cela est peut-être excessif, car ce n'est qu'avec le recul du temps et après de minutieuses études qu'il sera possible d'affirmer de façon certaine que la manière de voir du général v. Bülow était fausse et qu'il s'est montré trop pessimiste. Il est vrai que la façon dont il a conduit son armée dans les premières semaines de la campagne lui a beaucoup nui. N'a-t-il pas, par trois fois, sur la Sambre à Guise et au passage de la Marne, laissé échapper la 5^{me} armée française ? Par trois fois, le général Lanrezac, en habile tacticien, il ne faut pas se lasser de le dire, a su éviter le fameux « Cannae » dont il était menacé.

Après Bülow, l'auteur s'en prend aussi à tous ceux qui n'ont pas « su désobéir », et la liste en est longue. Mais, dans cette recherche de la vérité, la logique ne trouve pas toujours son compte. Tandis que certains chefs allemands sont blâmés pour n'avoir pas tenu bon, le général Foch, qui a espéré contre toute espérance, est traité de fou ou à peu près. Faisant allusion à la célèbre dépêche : « Mon centre en recul, ma droite cède, situation excellente, j'attaque demain », le général Baumgarten observe spirituellement : « En France, l'Académie le glorifie à cause de cela, en Allemagne on aurait appelé le médecin. »

Sans s'arrêter à ce que cette remarque a de peu courtois, on ne peut s'empêcher de constater que l'auteur reproche au général français la force d'âme qui a manqué aux chefs allemands et qui, selon lui, eût précisément changé la défaite en victoire. Il est vrai qu'ailleurs il rend pleinement hommage à l'énergique commandant de la 9^{me} armée française.

La *Revue militaire suisse* a déjà eu l'occasion de relever la façon parfois un peu fantaisiste avec laquelle le général Baumgarten calcule les effectifs en présence. C'est qu'il s'agit de prouver à ses compatriotes, à la jeunesse surtout, que l'armée allemande a combattu dans la proportion de *un contre six*, et qu'elle a accompli des exploits jamais égalés. Sans m'étendre sur ce sujet, je veux seulement signaler que l'auteur prête à l'armée Maunoury 14 divisions ; c'est exact, mais on ne dit pas à la jeunesse allemande que cinq de ces divisions ne parurent pas sur le champ de bataille. Les quatre divisions territoriales de « l'armée de Paris » ne tirèrent pas un coup de fusil, et la 62^e division de réserve ne prit part qu'à la poursuite.

S'il s'agit de prouver la vaillance des soldats allemands, vaillance que personne ne conteste, il ne faut compter que les forces ennemies qui leur furent opposées et non les pacifiques pères de famille qui gardaient les ponts à cinquante ou cent kilomètres de la ligne de feu.

Malgré ces réserves, le livre du général Baumgarten est à lire. Il est très clair, renferme beaucoup de détails inédits, et les idées personnelles qui abondent engagent à la réflexion et sont fort instructives. C'est un des meilleurs ouvrages qui ait paru sur la période la plus passionnante de la grande guerre.

P.

Mermeix. Les négociations secrètes et les quatre armistices, avec pièces justificatives. Paris, Ollendorf, 1921. 355 p. Prix : 8 fr.

Ce volume est le cinquième de la remarquable série des *Fragments d'histoire 1914-19..* de M. Mermeix, série qui constituera, tant au point de vue politique qu'au point de vue militaire, une véritable histoire de la conduite de la guerre mondiale du côté français.

Les quatre premiers volumes ont été consacrés essentiellement à l'histoire du commandement militaire et de ses rapports avec l'autorité civile et les commandements alliés.

Avec *Les négociations secrètes et les quatre armistices* nous quittons le terrain militaire pour celui de la diplomatie secrète. Ce terrain nous intéresse particulièrement, nous autres Suisses, parce que c'est un peu le nôtre. C'est, en effet, chez nous que se sont nouées et dénouées une bonne partie des intrigues sur lesquelles le livre de M. Mermeix donne des précisions.

C'est à nous que revient « l'honneur » d'avoir abrité les conciliabules de Zimmerwald et de Kiental où nos illustres concitoyens Grimm et Platten, sous l'égide de Lénine, essayèrent de convertir au défaitisme les socialistes des puissances belligérantes.

C'est chez nous également que le dernier souverain d'Autriche-Hongrie essaya d'abord par l'intermédiaire de son beau-frère Sixte de Parme, puis du malheureux commandant Armand, de sauver sa couronne branlante et son trône chancelant.

Les événements récents confirment en tous points le jugement de M. Mermeix sur le caractère et les aptitudes diplomatiques de ce monarque déchu.

D'autres ont été fort sévères pour Charles le dernier. Parmi eux, l'un des plus durs a été, dans son livre récent, le général von Cramon, ex-représentant du G. Q. G. allemand auprès de l'armée autrichienne.

Clémenceau fut peut-être plus sévère encore, lorsque l'ex-empereur voulut, en 1918, contester l'authenticité de sa fameuse lettre au prince Sixte.

« Il y a, écrivait le Tigre, des consciences pourries. Dans l'impossibilité de trouver un moyen de sauver la face, l'empereur Charles tombe en des balbutiements d'homme confondu. Le voilà réduit à accuser son beau-frère de faux en fabriquant de sa propre main une note de mensonge. »

M. Mermeix, lui, est plus indulgent et, semble-t-il, plus juste. Voici le jugement qu'il portait, il y a quelques mois sur le futur conspirateur de Prangins :

« Tant de virevoltes (salut à Guillaume II, salut à l'Entente), un langage si changeant (accusation témérairement portée contre le prince Sixte, suivie des excuses au prince Sixte), l'altération par lui-même d'un texte qui est son œuvre et l'imputation aux ministres français d'une falsification dont il est encore l'auteur, laissent voir chez Charles I^{er} tout autre chose qu'une inflexible droiture, mais elles décèlent surtout un homme que l'angoisse étreint. Charles I^{er}, qui n'est pas véridique en 1918, n'a pourtant pas été perfide envers nous en 1916 et 1917. Pour le juger équitablement, il convient de le considérer dans son naturel : un jeune homme sans expérience, à qui tout à coup a incombé un fardeau qu'un grand homme lui-même n'aurait pas pu porter...

» Ces soubresauts sont d'un homme qui va se noyer et qui bat l'eau. Charles I^{er} arrive à prendre figure de fourbe, sans l'être autant qu'il le paraît...

» Il apparaît, lui, le jeune empereur, dans cet imbroglio, comme un malheureux oiselet pris dans un orage et qui cherche une branche où s'agripper. »

C'est en Suisse aussi que la diplomatie allemande s'efforça constamment, par tous les moyens, avouables et inavouables, d'attirer des hommes politiques français dans des conversations compromettantes. Cette attraction malfaisante s'exerça non seulement sur toute la clique caillautiste, défaitiste, syndicaliste et communiste, mais aussi sur des hommes jouissant de la confiance du peuple et du Parlement français.

Il faut lire les précisions données par M. Mermeix sur l'intrigue par laquelle Lancken, agent politique allemand, chercha à engager la conversation avec Aristide Briand, ancien et futur président du Conseil des ministres, intrigue que Ribot, alors chef du gouvernement fit échouer avec l'approbation de tous les gouvernements alliés.

Il n'y a d'ailleurs pas rien que ces manœuvres de bas étage dans le livre de Mermeix. Il y a aussi les négociations véritables, les notes affolées de l'Allemagne et de l'Autriche en septembre et octobre 1918, les pourparlers d'armistice et la quadruple capitulation de la quadruple alliance.

Le tout constitue un volume d'une haute valeur historique tant par sa sagace et impartiale critique que par sa forte documentation.

L.

Les origines de la Guerre, par Raymond POINCARÉ. — Un vol. in-16. Paris 1921. Plon-Nourrit & C^{ie}. Prix : 10 francs.

Tant en raison de l'autorité de son auteur qu'en raison de son contenu, ce volume est de ceux que l'historien consultera en étudiant le problème des origines et des responsabilités de la guerre européenne. Il a la valeur d'un témoignage. Sa lecture est d'ailleurs aussi aisée qu'intéressante. Il reproduit les Conférences pronon-

cées par l'ancien président de la République à la « Société des Conférences » ; il s'adresse donc moins aux spécialistes des questions de politique et d'histoire qu'au grand public cultivé.

La 1^{re} conférence donne un raccourci des relations de la France et de l'Allemagne après 1870. La 2^{me} expose la constitution de l'alliance russe et de l'Entente cordiale. La 3^{me} achève la recherche des causes plus ou moins éloignées du conflit en traitant la question du Maroc et la crise balkanique. A ce moment, la guerre peut être considérée comme virtuellement engagée, ou dans tous les cas bien près d'éclater. Le drame de Serajevo, objet de la 4^{me} conférence, n'est plus que le prétexte de sa déclaration. La 5^{me} nous fera assister aux journées tragiques et la 6^{me} aux suprêmes tentatives de paix.

Mémoires du Comte Witte (1849-1915). Traduction de François Rousseau. — In-8. Paris 1921. Plon-Nourrit & C^{ie}.
Prix : 15 fr.

Le comte Witte, qui reçut son titre nobiliaire du tzar Nicolas II, en récompense de ses services comme premier négociateur de la paix de Portsmouth, à la fin de la guerre russo-japonaise, fut, dans le gouvernement russe, premier ministre, président du comité des finances, membre du Conseil de l'Empire et secrétaire d'Etat de l'empereur. En ces diverses qualités, il fut mêlé de très près à l'action politique de la Russie, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Quel régime que ce régime des monarchies absolues et du droit divin ! Et quel péril pour les peuples ! Russie des Romanoff, Allemagne des Hohenzollern, soit préservée l'humanité de leur résurrection ! Un tzar d'une faiblesse de volonté navrante, telle qu'il cède aux résolutions les plus déshonorantes ; un empereur d'Allemagne roué qui joue de cette faiblesse pour satisfaire ses projets ambitieux en encourageant ceux de sa dupe, voilà le tableau.

« Si je pense à la méthode qu'employa Guillaume pour influencer notre empereur à son propre avantage, écrit le comte Witte, je me souviens d'un incident qui se produisit à la fin des manœuvres de Reval, dans l'été 1902, auxquelles assistèrent les deux empereurs. Au moment des signaux d'adieu qui furent, selon la coutume, échangés entre les deux yachts impériaux, l'empereur envoya les paroles suivantes : « L'amiral de l'Atlantique salue l'amiral du Pacifique », ce qui, en langage clair, signifie ceci : « Je veux dominer l'Atlantique ; » quant à vous, je vous conseille de vous rendre maître du Pacifique » et, dans cette entreprise, je suis prêt à vous aider. » Il est curieux de voir que les dépêches adressées par Sa Majesté au vice-roi de l'Extrême-Orient, en 1902, et surtout l'année suivante, révèlent un désir mal déguisé de sa part d'occuper une position dominante dans le Pacifique. Je ne doute pas que cette orientation désastreuse ne soit due, en partie, à l'influence de Guillaume sur notre empereur. »

D'autre part, ce qui n'est pas dû à l'influence de Guillaume, c'est la légèreté, l'imprévoyance, le manque complet de réflexion et de sérieux avec lesquels la guerre fut engagée contre le Japon. Il faut

lire ces pages. Il en ressort que tous ces hauts personnages, pour qui rien n'existe qu'eux-mêmes et leurs intrigues, et qui se croient autorisés, par le seul fait qu'ils sont à la tête d'une monarchie de droit divin, à jouer le bonheur des peuples, relèvent des conseils de guerre et du peloton d'exécution. Le tzar comme les autres.

Engagée à la légère, la guerre fut poursuivie de même, sans ordre ni unité dans le commandement, au jour le jour, le succès condamné à l'avance par les incapacités additionnées. On a prétendu que la paix était intervenue à l'instant où la concentration de l'armée russe enfin obtenue, une contre-offensive allait pouvoir répondre à la longue retraite de Mandchourie. Ce n'est pas l'opinion des *Mémoires*. Pour le comte Witte, le sort était jeté, et rien ne pouvait plus atténuer sa rigueur désastreuse que la paix, nécessaire à tout prix.

Les détails que donne l'auteur au sujet des mœurs politiques de l'Empire des tzars et de celles de la cour confirment cette impression. Sous un régime pareil, tout, absolument tout, dépend de la valeur intellectuelle et morale des quelques individus qui sont la tête, le cœur et l'esprit de la nation. Mais s'il n'y a chez eux ni tête, ni esprit, ni cœur, et que le grand régulateur, le monarque, est un être sans consistance, le hasard dirige tout et devient la seule et fragile espérance de ceux qui voient la débâcle venir.

La guerre russo-japonaise et ses suites remplissent les chapitres principaux du volume. Il s'arrête à l'an 1912. Il n'y a donc pas d'indication à en tirer au sujet de la guerre européenne, si ce n'est le spectacle des empereurs et du danger qu'ils constituent par une puissance que rien ne contrôle effectivement et que mille intérêts personnels et mille ambitions secrètes favorisent et encouragent. F. F.

AVIS. — Il manque aux collections de la *Revue militaire suisse* des livraisons de février et mars 1920. Nous prions les abonnés qui ne tiennent pas à conserver ces livraisons de bien vouloir nous les céder en indiquant leurs conditions.

Rédaction de la *Revue militaire suisse*.